

Annie Claude Sortant-Delanoë

Avant, pendant, après

Pour ce séminaire d'École sur le transfert, après avoir entendu nos collègues nous parler de ce sujet toute l'année, sous des formes aussi variées qu'intéressantes, me demandant ce que je pourrais bien ajouter, j'ai imaginé suivre le parcours d'un sujet, de son entrée dans la cure comme analysant quelconque à ses débuts dans la pratique et *après*.

Au commencement était le transfert, à la fin est le transfert... encore... Autrement dit : pas sans transfert, mais malgré le transfert, au mieux un analysé en fonction, au moins mal un analyste qui n'obtient pas la cure.

J'ai appelé ce sujet monsieur Chose.

On frappe à la porte. « C'est moi », dit le candidat analysant. « Je cherche l'amour pour devenir aimable : aime-moi », dit-il à l'analyste.

L'expérience fondamentale de M. Chose, c'est la rencontre de l'Autre, rencontre toujours manquée. La vacillation de son fantasme, c'est-à-dire de la réponse qu'il a trouvée à la supposée demande de l'Autre, a précipité son rendez-vous chez l'analyste. Car, malgré toutes les conditions restrictives que ce montage lui imposait, il a cru qu'il maîtrisait sa vie. Le fantasme ne le complète plus tout à fait, ne lui donne plus consistance, n'est plus l'abri contre la castration. Il frappe à la porte parce que ce bouche-trou est fissuré.

C'est une demande donc ; dès lors qu'il y a demande, il y a l'Autre de la demande, et l'analyste va occuper cette place. Dépendant, lié au désir de l'Autre depuis toujours, M. Chose devenant analysant va s'installer avec l'analyste dans une position où, je cite, « le point de l'idéal du moi est celui d'où le sujet se verra, comme on dit, comme vu par l'autre, ce qui lui permettra de se

supporter dans une situation duelle pour lui satisfaisante du point de vue de l'amour¹ ».

Se faire aimer de l'Autre, donc, pour devenir aimable. C'est la méconnaissance par l'amour, qui va donner une consistance au sujet soutenu par son identification au signifiant de l'idéal. « À persuader l'autre qu'il a ce qui peut le compléter, il assure de pouvoir méconnaître précisément ce qui nous manque². »

Ce que M. Chose ne veut surtout pas savoir, c'est que l'amour est une tromperie qui masque le manque dans l'Autre ; il veut continuer à ignorer la vérité de la castration. Résistance, l'amour cache le savoir sur l'horreur, vient faire bouchon, produit une inertie de l'inconscient menant au renforcement des identifications, au sujet unifié. Si l'Autre est complet par l'amour, pas de manque, pas de désir, la pulsion est silencieuse, ce qui permet des cures à perpétuité sous la forme de l'identification. Le transfert du côté de l'imaginaire face idéalisée peut devenir interminable.

Si le succès thérapeutique est atteint, parfois assez vite, si comme le dit Freud le névrosé peut abandonner ses symptômes par amour de l'analyste, M. Chose aura peut-être envie d'en rester là : ce sera un moment crucial où le risque de rupture sera bien présent. Sa guérison lui permettrait de laisser dans l'ombre la jouissance que le fantasme tempère dans le confort de l'identification.

Ainsi cette jeune femme, brillante étudiante, venue pour des problèmes de psoriasis qui la handicapent épouvantablement. Elle souhaite interrompre sa cure à la disparition de ses symptômes. Elle va bien. Elle regrette seulement de ne plus venir parler avec moi, dit-elle. Cette décision survient au moment où sa sœur aînée rencontre un garçon avec qui elle souhaite faire sa vie.

La rencontre amoureuse de la sœur déchaîne chez ma patiente des sentiments très agressifs, jusqu'au dévoilement de « la trahison » que représente la rencontre de l'amour d'un homme pour une femme face à une grand-mère et une mère qui ont sacrifié « leur vie de femme pour leurs enfants ». Elle voulait les protéger de la vision de « la faillite de leur vie » en ne voulant rien savoir ; peut-on dire

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IX, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 241.

2. *Ibid.*, p. 121.

qu'elle voulait protéger l'analyste de la faillite de son traitement en abandonnant ses symptômes, comme elle protégeait les femmes de sa famille ? La suite de la cure peut le laisser croire.

Revenons à M. Chose. D'un côté, il demande l'amour, de l'autre il refuse de savoir. Mais en même temps son symptôme a fait écueil à la production de sens qu'est son fantasme. M. Chose s'interroge, et suppose que l'analyste sait... alors il poursuit sa cure en ajoutant : « Dis-moi le sens. »

L'analyste va lui permettre le déchiffrage. M. Chose reconstruit son histoire et les signifiants qui l'ont représenté. On est dans le registre symbolique : il ne s'agit plus seulement du moi et de son interlocuteur idéal. Ces mouvements sont simultanés, imbriqués, jamais successifs.

Mais une autre embûche se profile : la satisfaction due à la jouissance du dire, à la jouissance de la parole dans l'association libre, et à l'amour de la vérité comme semblant... comme M. R qui se présente après quinze années de cure comme il dit, dont il n'a rien retenu ou pas grand-chose. Il associe beaucoup, cherche, parle, retrouve des souvenirs. Il reconstruit son histoire, c'est indiscutable, mais oublie tout ce qu'il rêve, et retombe régulièrement dans les mêmes impasses dont il se plaint... à peine. Après un rêve crucial, que pour une fois il n'oublie pas, il rate la séance suivante. Cela se répéta, pendant un long moment, à chaque avancée. J'avais l'impression qu'on était trois : lui en personne, moi et son inconscient qui lui faisait faire des lapsus, des rêves, et qu'il s'obstinait à vouloir ignorer, pour continuer à jouir.

L'amour de déchiffrage peut maintenir indéfiniment l'indétermination de M. Chose et inclure l'analyste et l'analysant dans une jouissance commune sans fin.

Mais M. Chose, qui tente de trouver une satisfaction substitutive dans la cure par l'identification et le sens, au premier temps du transfert rencontre le désir de l'analyste. Et « ça ne se passe pas tout seul », car ce que M. Chose demande n'est pas ce que l'analyste lui offre. L'analyste renvoie M. Chose au manque structurel de l'amour et tente de faire passer la demande d'amour et de sens à la demande de savoir et de causalité. Dans une position de semblant de la cause du désir, supportant la fiction, l'analyste fait de sa présence d'abord

une interrogation, puis un non-sens. M. Chose s'interroge : « Que veut-il ? »

La position de l'analyste soutenu par son désir permet, voire oblige M. Chose à l'inclure dans son fantasme, deuxième temps du transfert. L'analysant trouve là un semblant d'objet prêt à être son partenaire pour faire passer le réel de la jouissance dans la parole. La direction de la cure va donc dépendre entièrement de la réponse que l'analyste fera à la demande de M. Chose. C'est lui qui permettra la production du sujet de l'inconscient ou son abolition.

C'est la face du transfert référée à l'objet *a*, du côté du silence, du hors-symbolique, de la jouissance. L'analyste sert d'appui et creuse le manque. L'interprétation sous n'importe quelle forme, hors effet de sens, toujours insatisfaisante, à côté, souligne le ratage pour atteindre au réel. Si le transfert rapproche, l'interprétation disperse. L'absence de réponse introduit un manque de signifiant dans l'Autre. L'imperfection de l'analyste permet la désidérialisation et offre la possibilité à M. Chose de s'interroger sur l'énigme du désir de l'Autre. Il est donc important de préserver la dimension énigmatique de l'analyste, ou plutôt de préserver l'équivoque de son désir. C'est non pas la neutralité statufiée, qui serait plutôt du côté de l'idéalisation et de l'identification, mais la neutralité vacillante, dérangeante, produisant la déception, l'interrogation, le trouble.

La justesse de la position de l'analyste ne se repère qu'aux effets sur M. Chose, à sa réponse de sujet. Si l'analyste n'a pas fait obstacle, n'a pas interféré, M. Chose peut aboutir à la construction de son fantasme, puis à une traversée qui fait tomber le filtre, toujours le même, avec lequel il regardait le monde. Il se désenglué, il peut entrapercevoir la place qu'il occupait dans le désir de l'Autre, la faille de l'Autre, son inconsistance qui lui faisait horreur, le vide. La cure a dévoilé l'objet *a* au cœur de la demande, l'a isolé ; la jouissance de l'objet qui causait le désir cède (« tout ça pour ça ! »). Le parcours réalisé et le vide expérimenté, M. Chose ne peut plus attendre une justification de son existence par l'Autre. La rencontre de l'impossible implique que le signifiant ne répond pas, qu'il n'y a pas de signifiant dernier, que l'Autre est castré et que le sujet manque à être. C'est un vide central, sans signifiants, hors sens. Puisqu'il n'y a pas de réponse de l'Autre, M. Chose devra inventer sa propre réponse face au manque rencontré.

À l'entrée M. Chose visait l'amour et cherchait le sens dans l'Autre, à la fin c'est la chute de l'Autre, la perte de sens. L'objet manquant n'est plus qu'objet cause du désir.

C'est la modification subjective. L'analyste n'est plus pris dans le fantasme, il est destitué, il n'est plus appelé à exister par la demande d'amour. Car l'amour pour l'analyste, c'est jusqu'à la fin, jusqu'à la traversée du fantasme. Les analysants ne veulent pas le lâcher. Il faut que le désir de l'analyste tienne bon pour que les analysants, qui ne sont pas de notre champ, acceptent d'aller au-delà de la construction du fantasme. C'est cela précisément l'impasse magistrale du transfert.

Comme M. Chose est un analysant parfait, le transfert à l'analyste se dissout. L'acte analytique a révélé la singularité de la jouissance du sujet. À la fin de cure, M. Chose sait y faire avec son symptôme, avec sa jouissance. Beaucoup de sujets en sont satisfaits. M. Chose est une sorte d'archétype d'analysant, mais bien évidemment tout ce que je décris prend dans la réalité des formes variées, même opposées. À chacun sa jouissance.

Mais entrer dans la pratique, et peut-être passer à l'analyste, est autre chose, ainsi que le soulignait Lacan dans la « Note italienne ». Il peut y avoir fin d'analyse et pas d'analyste, il ne suffit pas qu'un analysant ait fini sa cure pour qu'il y ait un analyste.

Il n'est pas sûr que l'entrée dans la pratique de M. Chose ne se soit faite sans une certaine méconnaissance, avec un idéal mêlé de jouissance et de sentiment d'usurpation. M. Chose est mis à une place par l'analysant d'abord à son insu, mais avec son consentement. Il a une offre bien précise : affirmer qu'il y a du savoir inconscient.

Si des restes de jouissance le mobilisaient trop, il occuperait une place complètement à son insu cette fois. L'analysant deviendrait le partenaire de l'analyste, de son fantasme, sans qu'ils le sachent ni l'un ni l'autre, à l'opposé de ce qu'est l'analyste se faisant semblant d'objet, partenaire de l'analysant. On serait dans le registre d'un lien social névrotique où l'analyste pourrait être un interlocuteur compréhensif, une sorte de semblant de père idéal, impassible, neutre, qui paraîtrait maître de son désir, ou un soignant, ou, ou, ou, au choix du fantasme... Cela réduirait la cure à une dimension d'inter-subjectivité.

M. Chose, analyste, est responsable de la mise en place et de la direction de la cure. Il reste le seul maître à bord dans sa stratégie et dans sa tactique qui ne se prévoient ni ne s'anticipent. C'est le désir de l'analyste qui peut lui permettre d'occuper cette place.

Le transfert est commun à d'autres pratiques de la parole, mais le désir de l'analyste est spécifique et pourrait être le garant de la psychanalyse, si le désir de l'analyste pouvait être garanti. Puisque tout n'est pas subjectivable, il reste forcément de la méconnaissance qui fait qu'il pourrait subsister de la névrose du sujet dans le désir de l'analyste. Dès Freud la position d'analyste n'est pas assurée une fois pour toutes puisqu'il conseille un retour régulier sur le divan.

Quel est ce désir de vouloir fonctionner à une place qu'il ne peut occuper que s'il ne jouit pas ? C'est, disons-nous, un désir déterminé, soutenu par une position éthique, fruit de la cure, désidentifié, dégagé du fantasme. Désir de savoir, dit Lacan dans la « Note italienne ». Mais la fin de l'analyse, la traversée du fantasme implique un deuil, comme tout deuil « voué à l'oubli ». Le sujet qui occupe la fonction de l'analyste pourra-t-il ne pas oublier ?

L'éthique de l'analyste l'oblige donc à se réinterroger sur la place qu'il occupe dans chaque cure afin de repérer la jouissance qui peut circuler, en douce. Car, même traversé, le fantasme est toujours là. Il y a donc à maintenir la place vide. Cette mise à l'épreuve nécessite un tiers, comme relance du désir, et comme autre auprès de qui penser. « Il est pourtant indispensable que l'analyste soit au moins deux. L'analyste pour avoir des effets est l'analyste qui, ces effets, les théorise ³. »

Comment ? Comme analysant toujours, donc singulier, avec la mise à l'épreuve de la rencontre avec les autres sous différentes formes : cartellisant, contrôlé, contrôleur, enseigné, enseignant, mettant à l'épreuve le désir de l'analyste mis en œuvre dans la pratique, afin que le sujet qui souhaite occuper la fonction d'analyste reste sur la brèche, divisé.

Le contrôle, entre savoir acquis et désir de savoir, maintient la division. Mais là encore une difficulté apparaît, puisque le contrôle remettant en jeu le transfert peut servir de garantie illusoire au contrôlé, même s'il est dans le désir de savoir. Dans tous les cas, il va

3. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXII, « RSI », inédit, leçon du 10 décembre 1974.

permettre à l'analyste de tenter d'avoir une pratique éclairée, débarassée de ses modèles, s'interrogeant sur un reste éventuel de jouissance. Le contrôle est une nécessité incontournable : il permet de repérer dans une cure en panne, ou simplement une cure qui interroge l'analyste qui la dirige, quelque chose de précis qui tient à son fantasme. Par exemple, la gêne que ressent une analyste avec une jeune patiente. Après un ou deux contrôles, elle se rend compte qu'elle a peur de contrarier son analysante, qu'elle la ménage, la protège ; elle pense qu'elle devrait écourter les séances et ne le fait pas, puis réalise plus tard que « c'est comme une petite sœur », petite sœur malade qu'elle a toujours protégée de la réalité du monde. Ce contrôle a permis de relancer sa propre cure sur un point qu'elle croyait avoir réglé.

Le cartel : décider de travailler en cartel indique, en principe, qu'une question se pose à un sujet à propos du savoir inconscient, de son lien à la psychanalyse, question qui devrait naître du désir et non du surmoi. Un cartel, c'est quatre qui se retrouvent pour engager un travail qui doit avoir son produit. C'est un travail collectif, et un produit singulier où chacun peut mettre son désir de travail, de transmission à l'épreuve, dans une réflexion de groupe, mais dans une élaboration individuelle. Les cartellisants choisissent un plus-un qui ne les complétera pas imaginativement (un de plus) mais qui va tenter de maintenir une forme d'hétérogénéité pour éviter les effets de groupe et les identifications. Il sera, en principe, un « pousse au travail » pour permettre que chacun, y compris lui-même, avance dans sa question et soit incité à produire un savoir nouveau au moins pour lui.

Le cartel maintient la division du sujet, en tentant de permettre le passage de l'énoncé des connaissances à une tentative d'énonciation.. Ainsi, le cartel a des effets, de production, de transfert, de sujet.

La transmission, qui ne peut s'effectuer d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail, implique une vacillation de savoir, qui maintient la division du sujet et qui remet en cause les identifications. Il n'y a donc pas d'impasse commune, pas de dénominateur commun entre les analystes, si ce n'est le désir de savoir. Mais qu'est-ce exactement que le transfert de travail ? Est-il du même

ordre que le transfert de la cure ? Où est-il différent ? Ne s'agirait-il pas d'une forme d'équilibre de la vacillation entre le désir de l'analyste et le transfert de travail ? Le désir de l'analyste est réveillé mais aussi remis en ordre, réajusté, soutenu par le travail avec les autres, et le travail est à son tour accroché par le désir de savoir dont les autres sont partie prenante. C'est une sorte de binôme dont l'école est l'adresse. Mais, au-delà des effets sur le désir et sur le sujet, de quoi s'agit-il ? Comment le théoriser ?

Pourtant, même si l'inachèvement de la formation est structurel, quelque chose de la cure est irréversible, il y a un savoir acquis et durable, troué, qui s'entend plus qu'il ne se comprend, savoir qui ne découle pas du signifiant, qui tient à l'objet et qui a trait à la pulsion. C'est cette trace, laissée par la cure, trace faite d'inachèvement et d'irréversibilité, qui fait, à mon sens, du désir de l'analyste un désir impur.

Dans « L'étourdit », Lacan spécifie que des conduites possibles en fin d'analyse, « il y en a plus d'une, même des tas ⁴ » : peut-on élargir cette phrase au style de l'analyste ?

S'il y a des tas de manières de tenter de parler de sa pratique, de ce qui lui est propre, de transmettre du savoir acquis ou en question, de tourner autour de l'impossible à dire, peut-on dire qu'il y a des tas de façons de tenter de tenir la place que la fonction qu'ils occupent assigne aux analystes ? Qu'est-ce que la diversité de la pratique entre les analystes, et la diversité de la pratique pour chaque analyste avec chacun des analysants ?

Pour conclure

Si la place vide est créée par la cure, le désir de l'analyste se soutient de l'institution.

Le contrôle, le cartel, l'enseignement sont donc aussi la mise en œuvre du lien social d'un sujet au groupe, à une École, aux textes qui la fondent. Les analystes/analysants, liés par un transfert de travail, vont donc d'une certaine façon prendre leur part au discours analytique et au maintien des questions pour l'École. L'issue du transfert, donc l'avenir de la psychanalyse dépendent de la communauté de

4. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 48.

travail dans son ensemble. Mais la communauté analytique, donc l'avenir de la psychanalyse dépendent aussi de l'issue du transfert de chaque cure pour que l'oubli ne gagne pas.

Il reste donc du transfert une adresse : l'École, avec la passe, et l'analyste de l'École, analyste de l'ensemble qui doit empêcher l'École d'oublier et tenter de rendre un peu plus transmissible ce qui ne l'a pas été jusque-là.